

The Story of Qiu Ju (Qiu Ju Da Guansi)

Mario Cloutier

Numéro 165, juillet–août 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59520ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cloutier, M. (1993). Compte rendu de [*The Story of Qiu Ju (Qiu Ju Da Guansi)*]. *Séquences*, (165), 43–44.

Au delà de ces similitudes loin d'être fortuites, la conception du vilain dans chaque film respectif mérite qu'on s'y arrête. Scorpio, dans **Dirty Harry**, personnifiait un psychotique qui choisissait la révolte pour mettre fin à ses frustrations. La psychose vécue par Mitch Leary, le vilain de **In the Line of Fire**, pourrait être du même ordre: concepteur doué, on lui vole ses idées, son mariage est un échec et son passage dans l'armée aura un sérieux effet sur sa condition psychologique. Rajoutons finalement que l'on pourrait voir dans le personnage de Mitch Leary un homosexuel qui s'assume difficilement comme en témoigne la scène où il engouffre dans sa bouche le revolver que Horrigan pointe dans sa direction. Certains dialogues échangés au téléphone entre Horrigan et Leary pourraient d'ailleurs être interprétés comme autant d'allusions aux derniers instants d'un couple sur le point de rompre.

Il y avait longtemps qu'on avait vu au cinéma un vilain interprété avec autant de conviction. Privilégiant d'abord les gros plans extrêmes des yeux et de la bouche de John Malkovich, la caméra dévoile progressivement le visage du comédien: un candide sourire cède la place à une moue vengeresse tandis qu'une expression amusée se transforme tout à coup en petit regard par en dessous qui en dit beaucoup sur le caractère psychotique de Mitch Leary. Malkovich joue à merveille de la mobilité de son visage et compose l'un des personnages les plus terrifiants qu'on ait vu au cinéma ces dernières années, rappelant à maints égards le Jack Torrance de Nicholson dans **The Shining**.

In the Line of Fire contient sa part de nostalgie cinéphilique et renferme également deux scènes mémorables qui sont autant de références à Hitchcock. La première, où Eastwood poursuit Malkovich sur les toits de Washington, renvoie explicitement à

la scène d'ouverture de **Vertigo**. Le réalisateur Petersen l'a reprise presque intégralement en se permettant toutefois de l'allonger grâce au montage, question de prolonger le plaisir jubilatoire du spectateur-cinéphile. La seconde, où Eastwood offre de secourir Malkovich suspendu dans le vide, est une référence à peine voilée à la finale de **Saboteur**. Amateurs de citations cinéphiliques, délectez-vous! Hitchcock reste probablement l'un des réalisateurs les plus cités et les multiples hommages rendus à son **Vertigo** sont maintenant choses d'usage pour tout thriller qui se respecte.

Du point de vue idéologique, **In the Line of Fire** et son scénariste Jeff Maguire (**JFK**) semblent davantage s'être ralliés à une certaine neutralité. Ici et là, le scénariste a cru bon aménager quelques répliques cinglantes, afin de rappeler que le gouvernement américain n'est pas exempt de tout blâme. On se permet alors de courtes allusions à quelques épisodes peu glorieux de l'ère républicaine. Mais il faut contrebalancer cela. Dans cette optique (et c'était à prévoir), Horrigan sauvera in extremis la vie du président des États-Unis, sorte de bouffon rappelant étrangement Georges Bush. Acclamé par le peuple, Horrigan aura droit aux remerciements en règle du président avec, en supplément, un petit tour de limousine.

Même si Horrigan semble regretter une lointaine époque où son pays se portait assez bien, l'iconographie du film offre tout de même une image idyllique de l'Amérique, où les célèbres monuments de Washington apparaissent tels de véritables bijoux architecturaux, tantôt illuminés par de romantiques couchés de soleil, tantôt accompagnés par le vol gracieux d'oiseaux migrateurs. Éloge d'une Amérique dont on tente de redorer le blason, **In the Line of Fire** est également, on l'aura compris, l'éloge des services secrets américains. Ne

vous étonnez donc pas de voir briller un sigle étoilé plus ou moins familier à la toute fin du générique.

Louis Goyette

IN THE LINE OF FIRE (Sur la ligne de feu) — Réal.: Wolfgang Petersen — **Scén.:** Jeff Maguire — **Phot.:** John Bailey — **Mont.:** Anne V. Coates — **Mus.:** Ennio Morricone — **Déc.:** Jann K. Engel — **Cost.:** Erica Edell Phillips — **Int.:** Clint Eastwood (Frank Horrigan), John Malkovich (Mitch Leary), Rene Russo (Lilly Raines), John Mahoney (Sam Campagna), Fred Dalton Thompson (Harry Sargent), Dylan McDermott (Al D'Andrea), Gary Cole (Bill Watts) — **Prod.:** Jeff Apple — États-Unis — 1993 — 123 minutes — **Dist.:** Columbia.

The Story of Qiu Ju

Zhang Yimou, qui aura 50 ans en l'an 2000, s'avère sans contredit l'un des plus importants cinéastes de cette fin de siècle. Photographe, scénariste, parolier, directeur photo pour Chen Kaige et aussi acteur, il est une grande vedette en Chine, alors que ses films y sont officiellement interdits. Qu'importe, **Sorgho rouge** (1987) a remporté l'Ours d'or à Berlin et son dernier film, **The Story of Qiu Ju** (1992), le Lion d'or de Venise. **Ju Dou** (1990) et **Raise the Red Lantern** (1991) ont également ravi les spectateurs et critiques du monde entier.

Zhang Yimou est un artiste fascinant parce qu'il utilise habilement une palette des plus diversifiées. Mis à part l'omniprésence de sa muse et compagne, Gong Li, dans tous ses films, chacun de ses nouveaux longs métrages diffère du précédent. Il passe ainsi du cinéma épique au drame intimiste et s'en tient à une esthétique plutôt néo-réaliste. Pour **The Story of Qiu Ju**, il a séjourné huit mois dans un petit village de la province de Shanxi, à l'ouest de Pékin. Avec son équipe et ses quatre acteurs professionnels (les autres étant des gens recrutés sur place), il s'est mêlé à la foule en cachant très souvent micro et caméra, afin de mieux coller à la réalité paysanne.

Le début du film fait d'ailleurs penser à l'oeuvre néo-réaliste par

excellence, **Le Voleur de bicyclette** de Vittorio de Sica. La caméra s'occupe à prendre le pouls de la foule d'un village, au moment où finit par en émerger Qiu Ju. Aidée par sa jeune belle-soeur, elle transporte en charrette son mari chez le docteur. Ce dernier a été battu par le chef du village à la suite d'un échange de propos impolis entre les deux hommes.

À partir de cette introduction, où il est surtout question de couilles enflées, Zhang Yimou dresse un tableau de la Chine d'aujourd'hui et de la condition des femmes chinoises, sous la loi de Mao. L'histoire de Qiu Ju est celle du combat d'une femme qui sait avoir raison. Dans le but juste d'obtenir des excuses du chef du village, son obstination admirable la mènera à fouiller tous les recoins de la justice chinoise. Telle un Sisyphe au féminin, Qiu Ju roule son ventre rond de femme enceinte toujours plus haut avant de devoir toujours recommencer à zéro. L'absurde *made in China*.

Une histoire simple et universelle à laquelle adhéreront tous ceux et celles qui, un jour ou l'autre, se sont sentis impuissants devant une machine bureaucratique ou humiliés par la hiérarchie aléatoire des puissants. Toutefois, Zhang Yimou ne filme pas sans humour. Sans tomber dans l'ethnocentrisme et le sensationnalisme — style Grands Explorateurs — il dresse un portrait tout en contrastes et en paradoxes de son pays. Avec des ellipses fort appropriées, le cinéaste nous évite en outre le détail des péripéties de Qiu Ju, pour se concentrer sur l'émotion suscitée par des relations humaines.

Gong Li s'avère tout à fait crédible dans la peau de l'héroïne paysanne. Courageuse obstinée, elle se montre vulnérable dans cette belle séquence à la ville où Qiu Ju a perdu de vue sa belle-soeur et frôle la panique. Pour nous faire ressentir l'angoisse du personnage principal, Yimou utilise un crescendo de bruits urbains. Un peu plus loin, le cinéaste y va d'une autre belle métaphore en identifiant Qiu Ju

à un phare de motocyclette qui avance seule dans la nuit chinoise.

En fait, malgré des moyens limités, le cinéaste continue de débusquer l'originalité au gré d'images visant au maximum d'impact dramatique. Avec une caméra fixe, il utilise constamment la profondeur de champ et les arrière-plans, afin de rendre compte de la complexité des situations et accroître leur vraisemblance. Zhang Yimou nous délivre ainsi de l'hégémonie du gros plan américain, en insufflant dans le cadre mille et un détails évocateurs. Le seul plan rapproché survient lors de la toute dernière image du film qui nous montre une Qiu Ju affolée de constater où l'a menée sa quête de justice.



Gong Li dans le rôle de Qiu Ju

Après des regards attentionnés vers le passé, Zhang Yimou aborde donc avec finesse la Chine d'aujourd'hui. Son oeuvre déjà imposante, sa capacité de renouvellement et sa belle maîtrise de l'image annoncent de futurs beaux et grands films. Espérons seulement que le drame de Qiu Ju ne devienne jamais le sien...

Mario Cloutier

THE STORY OF QIU JU (Qiu Ju Da Guansi) — Réal.: Zhang Yimou — **Scén.:** Liu Heng, d'après le roman *The Wan family's lawsuit* de Chen Yuan Bin — **Phot.:** Chi Xiao Ning — **Mont.:** Du Yuan — **Mus.:** Zhao Ji Ping — **Déc.:** Cao Jiu Ping — **Int.:** Gong Li (Qiu Ju), Lei Lao Sheng (Wang Tang, le chef du village), Ge Zhi Jun (Li, l'agent de police), Liu Pei Qi (Wang Qinglai, le mari), Yang Liu Chun (Meizi, la belle-soeur) — **Prod.:** Sil Metropole Organisation/Beijing Film Academy/The Youth Film Studio Production/China Film — Chine — 1991 — 100 minutes — **Dist.:** Alliance/Vivafilm.

Last Action Hero

Pour devenir l'homme le mieux payé d'Hollywood et atteindre le statut de superstar à travers le monde, Arnold Schwarzenegger n'a sûrement pas fait preuve d'humilité. Il a façonné son image avec autant d'acharnement et de persévérance qu'il en a mis à développer son imposante musculature. La vedette doit posséder un ego à la mesure de son succès. Car, autrement, comment expliquer la popularité, aux États-Unis comme ailleurs, de ce géant autrichien à l'accent incontournable et sans aucun talent de comédien? Son ascension phénoménale constitue à la fois un excellent exemple de réussite à l'américaine et de commercialisation narcissique.

Son dernier film, **Last Action Hero**, traite justement de ces deux aspects étroitement liés, car, pour Schwarzenegger, la contemplation de soi-même irrémédiablement au succès et à la gloire. Rarement oeuvre cinématographique aura été aussi égotiste. Même Sylvester Stallone n'a jamais été aussi loin. D'abord, à l'instar de **Sherlock Jr.** de Buster Keaton ou de **Purple Rose of Cairo** de Woody Allen, il s'agit d'un personnage de film qui traverse le monde réel. À la différence qu'ici le héros fictif, Jack Slater, est interprété dans la réalité de **Last Action Hero** par... Arnold Schwarzenegger! Dans les deux cas, la vedette des films de Slater et celle de **Last Action Hero** sont donc la même. Mais est-ce vraiment la même? Hum. Joli paradoxe.

Suivons la logique du film. Lors du dénouement, qui se déroule au cours de la première newyorkaise de **Jack Slater IV**, le héros fictif Jack Slater sauve la vie de son alter ego, la vedette Arnold Schwarzenegger, une scène dont l'exécution rappelle la finale de **The Man Who Knew Too Much**. Les deux hommes font alors connaissance. Mais, dans le contexte du film, cet Arnold est aussi fictif que Slater, puisqu'Arnold joue à la fois le